

# PASSE PASSE

## Tonie Marshall

Née le 29 novembre 1951 à Neuilly-sur-Seine. Fille de Micheline Presle et William Marshall, Tonie Marshall se découvre très jeune une vocation d'actrice. Elle fait ses premiers pas sur grand écran en 1972 chez Jacques Demy, dans le rôle d'une chanteuse cabaret dans *L'Événement le plus important depuis que l'homme a marché sur la Lune*. Suivent également de nombreux seconds rôles de comédie, comme *Rien ne va plus* en 1979 ou encore *Les Sous-doués* (1980), dans lequel elle prête ses traits à une prof de français malmenée par la bande du concré Daniel Auteuil. Ce n'est toutefois qu'en 1990 qu'elle passe à la réalisation, avec *Pentimento*, dans lequel elle offre à Antoine de Caunes l'un de ses tous premiers rôles au cinéma. Elle écrit elle-même les scénarios de ses films, chroniques douces-amères de personnages paumés ou écorchés vifs, comme dans le polar noir au féminin *Pas très catholique* en 1993, ou *Enfants de salaud* en 1996 avec un Jean Yanne ignoble à souhait. En 1999, elle connaît un grand succès grâce à *Vénus beauté (institut)*, qui se déroule dans institut de beauté et qui remporte les César du meilleur film, de la meilleure réalisation, du meilleur scénario et du meilleur espoir féminin pour Audrey Tautou. Elle ne revient qu'en 2002 avec *Au plus près du paradis*, une comédie sentimentale qui réunit Catherine Deneuve et William Hurt en forme d'hommage au légendaire *Elle et lui* de Leo McCarey, et tourne ensuite une comédie conjugale sur le téléachat, *France boutique* (2003), dans lequel Karin Viard donne la réplique à François Cluzet. Avec *Passé passe* (2008), elle retrouve pour la quatrième fois son actrice fétiche : Nathalie Baye. Avant de repasser devant la caméra avec un rôle dans *Musée haut, musée bas* de Jean-Michel Ribes.

2007 (sortie France : 16 avril 2008) - France / Suisse - couleur - 1h33

film de **Tonie Marshall** (réalisation et scénario)

image : **Christophe Offenstein** - montage : **Jacques Cornets** - premier assistant réalisateur : **Simon Rooke** - décors : **Pierre-François Limbosch** - costumes : **Catherine Bouchard** - musique : **Labo Orchestra** et **Bruno Fontaine** - son : **Jean-Jacques Ferran** et **Jean-Pierre Laforce** - effets visuels : **Élodie Glain** - scripte : **Josiane Morand** - maquillage : **Françoise Andreika** - casting : **Nicolas Ronchi** - production : **Tabo Tabo Films** - producteurs : **Olivier Bomsel** et **Alain Peyrolla** - distributeur : **Warner Bros.**  
 avec : **Nathalie Baye** (Irène Montier Duval), **Édouard Baer** (Darry Marzouki), **Guy Marchand** (Pierre Delage), **Mélanie Bernier** (Sonia Yacovlev), **Joey Starr** (Max), **Maurice Bénichou** (Serge), **Bulle Ogier** (Madeleine), **Sandrine Le Barre** (Carine), **Michel Vuillermoz** (Sacha Lombard), **Lauriane Escaffre** (Diane).

### COURT MÉTRAGE : STRICTETERNUM

2004 — France Russie — couleur — 8'

film de **Didier Fontan** (réalisation et scénario) - image : **Christophe Grelie**, **Raphaël Bauche** - montage : **Manuel Cazorla** - décors : **Claude Gazier** - musique : **Christian Gaubert** - son : **Pierre Tucac**, **Dominique Hennequin**, **Mourad Louanchi** - effets spéciaux : **Julien Legrand**, **Jesse Salto**, **Louie Salto**, **Laurent Massoni** - production : **Les Films des Trois Univers**  
 avec : **Yvon Heymes**, **Karine Pederson**, **Aurélie Collignon**, **Laurent Natrella**, **Anne Kessler**

*Un homme et une femme, bloqués par la neige, cherchent désespérément à quitter un petit pavillon de banlieue perdu au milieu de nulle part...*

Si *Stricteternum* dépasse son programme de film à chute un rien démodé, c'est qu'une impressionnante direction artistique lui permet, contre toute attente, de mettre le plus blasé des spectateurs dans sa poche. On retrouve ici ce qui faisait la qualité d'un classique du court comme *La vis de Didier Flamand* : un soin maniaque apporté au moindre élément de décor, de costume et à la moindre réplique pour que tout s'inscrive dans une mécanique narrative sans faille. Résultat : un film à chute efficace, jouant sur le principe de répétition, porté — c'est assez rare pour être signalé — par une vraie exigence de mise en scène. On peut ne pas goûter ce cinéma-là, mais avouons que, dans le genre, c'est une réussite. **R.A.D.I**

## ENTRETIEN AVEC TONIE MARSHALL

**Vous dites souvent que ce sont des images précises qui sont au point de départ de vos films. Vous souvenez-vous de celles qui ont pu être à l'origine de *Passé passe* ?**

Il y en a eu deux très différentes. La première, c'est celle d'un sac Hermès plein de billets abandonné au bord de la route en rase campagne et alors qu'un conducteur, intrigué, s'arrête, une femme sort du champ de blé, récupère son sac et monte dans la voiture. La deuxième, c'est le visage d'un homme où se lit un profond désespoir : sa mère qu'il aime énormément vient d'être emmenée dans une institution où, à cause de son état de santé - je ne sais si à l'époque, j'avais déjà pensé à un Alzheimer - il a été contraint de la placer. Très vite, ces deux hommes n'ont plus fait qu'un dans ma tête...

**Ensuite, est-ce que c'est le désir de retrouver Nathalie Baye pour la troisième fois, près de dix ans après *Vénus Beauté (Institut)*, qui a nourri le personnage d'Irène Montier-Duval ou est-ce au contraire ce personnage qui, une fois écrit, vous a conduit à Nathalie ?**

Les deux se sont mêlés. Pour les bases du personnage d'Irène, je m'étais un peu inspirée d'événements réels, et je voulais m'en échapper, ouvrir l'histoire, le personnage. J'ai tout de suite imaginé Nathalie. Elle a nourri le rôle... C'est quelqu'un sur qui je projette naturellement mes idées et qui me permet plus facilement de donner corps à un personnage.

**Comment l'expliquez-vous ?**

C'est difficile à expliquer justement. Il y a comme une évidence. C'est peut-être ce dosage singulier qu'elle a, entre drôlerie et mélancolie. Elle est volontiers prescriptrice avec une légère araignée au plafond... Dans la vie de tous les jours, son comportement parfois, me rappelle un peu celui de ma mère, elle me fait rire et, en même temps, elle dégage un aspect un peu "à côté". Et c'est précisément dans ce sens-là que j'ai envie d'aller, de développer mes personnages. J'adore la comédie mélancolique. Elle, c'est un univers où elle va tout naturellement... En plus, c'est une des rares actrices à pouvoir être entièrement crédible aussi bien dans la peau d'une fille qui gagne le Smic, comme dans *Vénus Beauté*, que dans celle d'une flambeuse qui a un sac Hermès plein de biftons, a toutes les grandes marques comme références et va dormir au Ritz quand elle ne sait plus où aller...

On a l'impression que, de film en film, vous dessinez les différents visages de la même femme, une femme mûre qui est toujours un peu perdue, pas tout à fait à sa place, et espère une deuxième ou une troisième chance d'histoire d'amour...

C'est vrai, il y a des correspondances entre elles. Je n'en ai pourtant pas conscience au moment où j'écris, c'est davantage lorsque je vois le film terminé que ça me saute aux yeux. Le personnage d'Irène dans *Passé passé*, était décrit comme plus offensif et puis, par la force des choses, par la force de la vie, il est devenu un peu plus mélancolique. Et même si ce n'est pas ce que je vis moi, on y retrouve sans doute des éléments de ce que je suis. Ces moments de mélancolie mais aussi ces instants d'intensité, d'énerverment, d'énergie, de légèreté...

Dans le film, de la même manière que vous jouez sur tous les registres – la fantaisie, l'émotion, les sentiments... – vous abordez et mélangez un nombre incalculable de sujets : la maladie d'Alzheimer, le trafic d'armes, le syndrome de Tourette, la corruption politique, les altermondialistes, le luxe, la gastronomie, la violence, l'amour, la solitude... Aviez-vous tout cela en tête lorsque vous avez commencé le scénario ou est-ce venu au fil de l'écriture ?

Certains éléments, forcément, étaient là dès le départ. D'autres sont venus ensuite. Je me laisse toujours entraîner par mon imagination qui me conduit sur des chemins que je ne soupçonne même pas quand je commence à écrire ! Par exemple, puisqu'il est question de trafic d'armes, j'imaginai qu'un Coréen pourrait bien faire l'intermédiaire et qu'il pourrait être beau comme une vedette de cinéma et que mon héroïne aurait donc une aventure avec lui... Quant au sommet altermondialiste, je me dis que c'est à la fois précis et un peu abstrait, donc tout le monde peut venir là ! En plus, c'est un lieu où la parole est ouverte et il pourrait y avoir dans un coin quelqu'un qui, tout d'un coup, aurait une parole sur comment la politique peut être de temps en temps excitante, changer de forme : ce qui n'est pas vraiment le cas en ce moment. Et surtout, c'était l'occasion de mettre en scène la confrontation de deux "pensées". Elle, plutôt libérale et péremptoire, et lui – ça, ça me faisait rire ! – pris de cours, fait un mensonge en se prétendant militant altermondialiste... Et plus il s'enfonçait, puisqu'il n'y connaît pas grand-chose, plus elle, elle s'y intéresse. C'est un peu comme s'ils échangeaient leur destin. Chacun va laisser des traces sur l'autre... Et ainsi de suite... C'est aussi pour ça que le film s'appelle *Passé passé* !

Aviez-vous trouvé facilement l'équilibre entre tout ça ?

Facilement, ce serait beaucoup dire ! De toute façon, j'ai toujours tendance à écrire des scénarios où il y a trop de choses. Dans ces cas-là, je le paye au tournage. Je ne fais pas de séquençier, je me laisse porter par les personnages. Une fois qu'ils se mettent à parler, je les suis... J'ai quand même fait sept ou huit versions du scénario justement pour trouver le bon équilibre de tous ces ingrédients. J'ai lu un jour une interview d'Almodòvar dans laquelle il disait qu'il fallait se méfier de son imagination. Il a absolument raison ! Absolument. L'imagination est un luxe sans fin. Quand les idées arrivent, c'est drôle, c'est tentant de toutes les mettre, de les enchaîner... Il faut juste faire attention à un moment de ne pas aller trop loin et de ne pas perdre l'essentiel de ce qu'on veut raconter, de ce qu'on veut dire... C'est une préoccupation que j'ai bien sûr retrouvée à chaque étape du film : à l'écriture, au tournage et au montage.

Dossier de presse (extraits)

Après *Didine* (Vincent Dietschy) cet automne, la belle comédie de Tonie Marshall confirme le talent du cinéma français pour l'humour lunatique. Ici, Tonie Marshall opère un croisement inattendu entre deux des meilleures tendances de la comédie française, la touche ahurie à la Vincent Dietschy et la touche frénétique à la Salvadori. S'inscrivant dans le genre merveilleux des films fondés sur une alliance forcée et voyageuse entre un homme et une femme (*New York Miami* de Capra), une femme d'affaire et un magicien glandeur s'associent pour le pire et le meilleur sur une toile de fond inspirée par l'affaire Elf et Christine Devier-Joncour. Tonie Marshall a confié ce rôle de femme de charme à Nathalie Baye, l'une des actrices françaises sachant le mieux jouer les femmes d'argent arrogantes. Un étonnant principe d'innocence, qui sera celui de tout le film, règne ici : toute la dimension sordide ou cynique du personnage est évacuée au profit de l'invention d'un personnage féminin guidé par une fantaisie aux allures de science avisée.

Face à cette femme pour qui toute occasion est bonne à prendre, un homme, Edouard Baer, acteur à l'arythmie particulière, trop lent et trop vif, s'épanouit au soleil, filmé sans ce souci contre nature qu'ont tant de metteurs en scène d'ajuster son art de l'envolée un peu dingo au rythme conventionnel de la scène. D'une manière générale, l'attention portée aux acteurs est exquise, de la douceur extravagante de Sandrine Le Berre à la garde-robe de Bulle Ogier, dont l'incongrue coquetterie dit bien combien l'amour porté aux comédiens prévaut sur la vraisemblance fictionnelle. Le film se distingue aussi par deux audaces, discrètes et profondes jamais la différence d'âge entre Baye et Baer n'est évoquée, pas plus que ne se développe un rapport de séduction entre eux. L'hypothèse générationnelle et l'hypothèse amoureuse évitées, et ainsi rejeté le jeu d'arrière-pensées qui se déploie habituellement lorsqu'un homme jeune rencontre une femme mûre, l'espace fictionnel s'ouvre sur autre chose. "J'ai de l'espoir" dit Nathalie Baye, alors même que tout s'écroule. Le rêve du film, ce serait l'utopie d'un monde joueur où les paris seraient sans cesse relancés et où ce qui importerait ne serait pas tant de se trouver un partenaire amoureux qu'un partenaire de jeu. Si les deux coïncident, tant mieux, sinon, que nos chemins se séparent afin que la partie continue. C'est le sens de la belle dernière scène, où l'on comprend que le plus beau cadeau que l'on puisse faire à une femme qui ne cesse d'aller de l'avant, c'est de jouer les prolongations. C'est une leçon certes mi-hawksienne mi-chabrolienne (*Rien ne va plus*), mais donnée pour la première fois par une femme cinéaste à l'écran.

Axelle Ropert - Les Inrockuptibles